

« Regardant Jésus qui passait »

Le besoin de rencontrer quelqu'un

Nous faisons cette retraite de l'Avent en ce jour de la fête de l'apôtre saint André, et cela nous aide à comprendre dès le début que ce dont nous avons besoin, ce que nous cherchons, comme André et Jean au commencement de l'Évangile de Jean, est la rencontre avec Jésus. Mais cela n'est pas en soi évident, cela ne va pas de soi de le comprendre, de le savoir. André et Jean étaient disciples de Jean le Baptiste. Ils cherchaient la vérité, ils cherchaient une vie religieuse intense, ils cherchaient un chemin de purification et de salut, car, comme tous, surtout les jeunes qu'ils étaient, ils avaient un cœur inquiet, qui ne se satisfaisait pas de ce qu'offrait une tradition religieuse formelle, qui prétendait avoir trouvé et posséder le bon chemin avant de l'avoir cherché, avant d'en avoir souffert le besoin. Le grand danger des traditions religieuses établies, pourtant voulues et inspirées par Dieu comme la religion juive, est notre tendance à nous contenter d'y adhérer comme à une réponse qui précède la question, comme la satisfaction d'un besoin que nous ne ressentons pas, où que nous n'avons pas eu le temps de ressentir.

Je pense souvent à cela lorsque les enfants adolescents de nos familles entrent en crise avec la foi des parents et les gestes qui l'expriment. Souvent, la réaction des parents est le désarroi face à une mise en question des valeurs que pour eux sont acquies. Mais, justement, si c'est une vraie « mise en question », il ne faut pas craindre que cette crise soit négative, même si elle peut conduire à un abandon, parfois très long, du chemin que nous avons expérimenté comme vrai pour notre vie. Souvent, il faut simplement laisser que ces jeunes retrouvent en eux la question, la demande, le désir auxquels la foi et l'expérience ecclésiale répondent. Il faudrait plutôt accompagner ces jeunes à retrouver le profond désir de leur cœur, sans lequel la fidélité à la foi et à une tradition risque de demeurer superficielle, formelle, et alors, quand la vie vient poser la question de son sens d'une manière dramatique, urgente, alors on s'aperçoit qu'on a bâti sur le sable et non sur le rocher.

L'autorité d'un regard

Jean et André, étaient des jeunes qui mettaient en question leur tradition qui étouffait la question au lieu de l'embrasser par une réponse exhaustive, et pour cette raison ils s'étaient mis à fréquenter ce prophète assez bizarre qu'était Jean Baptiste, et le mouvement de disciples qu'il suscitait. Jean Baptiste avait un énorme succès : l'Évangile note que « s'en allaient vers lui tout le pays de Judée et tous les habitants de Jérusalem » (Mc 1,5). Allaient vers lui des Pharisiens, des Sadducéens, des soldats, et même le roi l'estimait. Mais Jean Baptiste ne se flattait pas de son succès. Il gardait

une liberté fondamentale, qu'il transmettait à ses disciples : celle d'attendre un autre que lui-même. Jean ne liait pas ses disciples à sa personne, à ses idées, à sa spiritualité : il les accompagnait dans l'attente d'un autre que lui, d'un plus grand que lui. Ce qui signifie qu'il n'oubliait pas la soif de son propre cœur, son propre besoin d'absolu, l'attente profonde de son âme de rencontrer un Dieu présent, capable de donner sens à sa vie toute entière. Son succès comme prophète n'étanchait pas sa soif de Celui qu'il prophétisait.

André et Jean ont compris cela. Ils ont été disciples d'un guide qui indiquait le chemin, non de quelqu'un qui disait : avec moi, vous êtes arrivé au but. De là leur sensibilité au geste très délicat du Baptiste d'indiquer Jésus qui passait, en disant, sans crier trop fort, car seuls les deux disciples ont entendu : « Voici l'agneau de Dieu » (Jn 1,35). L'Évangile note que le geste qui indiquait cette présence ne fut même pas une main levée, un doigt tendu pour le montrer, comme on représente toujours le Baptiste dans l'iconographie, mais un simple regard : « Regardant Jésus qui passait, il dit : 'Voici l'agneau de Dieu' » (Jn 1,35).

Méditons un peu sur ce détail, car il est important pour comprendre ce que doit signifier l'autorité dans notre vie et comment nous sommes appelés à devenir nous-mêmes une autorité pour les autres. Bien sûr, Jean a dit aussi une parole, mais une parole qui signifiait tout et rien en ce moment, car personne, sans connaître le Christ et, surtout, avant sa passion et résurrection pouvait comprendre ce que signifie qu'un homme qui passe soit l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde. Un juif cultivé, pouvait comprendre cela avec la tête, mais pas son sens accompli comme il s'accomplira en Jésus. Jean le comprenait car dès le sein de sa mère il avait été formé par l'Esprit Saint à préparer le chemin du Rédempteur. Mais il savait que ses paroles ne suffiraient pas à l'indiquer, ni un geste de sa main. Un doigt tendu, indique quelqu'un ou quelque chose d'extérieur, qui n'a pas en soi de connexion profonde avec celui qui l'indique. Mais un regard est un signe bien différent. Un regard peut se passer de paroles, ou d'autres gestes, car il est porteur d'une intensité particulière, d'une profondeur particulière. Laquelle ? Pensons à une maman qui regarde son enfant, ou à un amoureux qui regarde sa bien-aimée, ou à une vieille grand-mère qui regarde son vieux conjoint. Le regard est un signe qui, pour ainsi dire, signale directement avec le cœur, directement avec le lien intérieur qui unit une personne à une autre. Le regard, sans besoin d'autre geste, rend signe et indication l'affection, le lien affectif. Cela vaut en positif, mais aussi en négatif : un regard effrayé indique l'ennemi. Il n'y a pas besoin de crier sa peur : on la voit dans les yeux. Mais ici, ce qui nous intéresse, est le regard affectif qui manifeste la présence du Christ, le regard qui manifeste Jésus en laissant émerger une affection, un désir, une communion profonde avec Lui qui surgit du cœur de la personne. Et dans cette scène de André et Jean, on voit que cette indication du Christ peut être si puissante qu'elle entraîne d'autres personnes à se sentir attirés par Lui, à le suivre, et à découvrir dans leur cœur la même expérience d'affection pour cette présence que Jean Baptiste cultivait depuis le sein de sa mère.

Et en effet, immédiatement rentré à la maison, André reproduit la même dynamique. Il voit son frère Simon et lui dit, comme Jean Baptiste, une phrase qui signifiait tout et

rien : « Nous avons trouvé le Messie ! » (Jn 1,41), et son frère Simon va tout de suite avec lui voir Jésus. Comment est-il possible ? C'est que le regard de André était devenu comme celui du Baptiste : la révélation d'une affection du cœur qui déjà adhérait à Jésus pour toujours, sans conditions.

L'état de notre regard

En méditant ce passage de l'Évangile, surgit alors en nous une question. Si cela est vrai, si cela est possible, quel est l'état de mon regard ? Quel regard voient les autres en moi ? Nous nous sentons peut-être tous assez responsables d'annoncer le Christ, de révéler sa présence, de témoigner notre foi. Et nous cherchons probablement de profiter des occasions, et même de les créer, de poser des gestes, de dire des paroles, qui puissent témoigner la rencontre qui, tant bien que mal, a changé notre vie. Mais c'est toujours comme si nous percevions en ce témoignage que nous exerçons, où que nous imaginons sans jamais vraiment réussir à le réaliser, c'est toujours comme si nous ressentions une artificialité, comme si nous nous découvriions à jouer un rôle qui ne correspond pas vraiment à notre personne, et donc aux autres. C'est là que la question sur notre regard devient importante. Est-ce que mon simple regard annonce le Christ ? Est-ce qu'il le manifeste, le montre, l'indique ?

Il ne s'agit pas de se mettre à se faire des regards étincelants et inspirés, encore plus artificiels que les paroles et les gestes. Parfois dans les monastères je trouve des moines et surtout des moniales qui ont décidé de garder un sourire permanent, quoi qui se passe. Mais on sent l'artificiel à mille mètres de distance. Parce que c'est une décision de la tête, et non du cœur. Ce sont des attitudes qui ne jaillissent pas d'une relation, mais prises entre moi et moi, et pour mon moi, et n'annoncent que mon moi. Quelle différence le sourire, le rayonnement des yeux d'une maman qui vient de penser à son enfant, ou de l'amoureux qui pense à son amie. Ça vient du cœur et ça vient d'une relation ; ça vient du moi et plus encore du « tu » qu'il affectionne ; c'est l'émergence d'un moi en relation, d'un moi qui s'oublie, tant il pense à l'autre.

Un regard qui désire

Mais là il faut approfondir le sens de ce que je cherche à dire. Car on pourrait penser que toute la question soit au fond sentimentale, et que lorsqu'on n'a pas le regard qui annonce le Christ depuis notre cœur, c'est parce que nous n'avons pas une expérience affective de sa présence en nous, ce qui est normalement notre condition. Mais quelle est la vraie profondeur et la vraie intensité du regard de Jean Baptiste ? Je crois que c'était le désir, l'intensité du désir avec lequel il attendait le Christ, depuis leur rencontre avant leur naissance. Vous imaginez ? Il était dans le sein de sa mère Elisabeth, et déjà l'Esprit Saint lui donna de sursauter à l'approche de Marie qui venait de concevoir Jésus. C'est comme s'il avait voulu sortir de sa mère, rompre tout ce qui le séparait de la présence de Jésus. Imaginez quelle conscience de soi et de son destin avait déjà cet enfant, ce fœtus de six mois ! C'était, bien sûr, une grâce spéciale, un charisme très particulier, mais donné à Jean pour nous révéler la conscience de nous-mêmes et de notre destin que nous devrions avoir au-dessous et au-dessus de toutes

les couches de conscience confuse et compliquée de nous-mêmes et de notre destin dans lesquelles nous sommes empêtrés. Jean nous révèle que si on pouvait demander à un embryon, même peu après sa conception, pourquoi il veut grandir, naître et vivre, il répondrait : Seulement pour rencontrer Jésus !

Et bien, toute cette conscience, qui en Jean Baptiste n'a pas été offusquée ou distraite par aucune autre relation, par aucune intervention humaine, par aucun pouvoir mondain, pas même celui du roi Hérode, cette conscience il l'a transmise à ses disciples par un seul regard, par une seule parole : « Posant son regard sur Jésus qui allait et venait, il dit : "Voici l'Agneau de Dieu." Les deux disciples entendirent ce qu'il disait, et ils suivirent Jésus. » (Jn 1,36-37)

Jésus passait, Jésus « allait et venait », comme le suggère le verbe grec. Le regard de Jean l'a comme arrêté, l'a arrêté dans l'attention des deux disciples, de manière que l'attention amoureuse, pleine de désir de Jean s'est transmise aux deux jeunes disciples. Il n'y a pas eu besoin d'autres leçons, d'autres gestes ou paroles pour transmettre à ses disciples tout ce qu'il devait leur transmettre, ce qui était tout pour lui et pour l'humanité entière. Il a suffi d'un regard de désir.

Le regard est le geste qui transforme en témoignage, en indication significative pour les autres, la préférence du cœur. Dans le regard de Jean il y a son cœur attiré par Jésus, il y a tout son moi anhéant au Christ.

Je repense toujours au regard de sainte Mère Teresa de Calcutta. Elle insistait toujours sur l'importance du sourire, mais lorsqu'elle était en prière, elle avait un visage sérieux, et son regard exprimait davantage le désir que la joie. Et cela la rendait signe très convaincant de la présence de Jésus, même si elle ne la ressentait pas émotionnellement comme on croyait.

Témoigner veut dire aussi parler, annoncer par la parole, par les actes, les œuvres, tout ce que vous voulez ; mais si au cœur de tout cela il n'y a pas le regard de ma préférence fixée sur Jésus, rien ne sera convaincant, rien ne sera efficace, ni vraiment missionnaire. Mais, comme je disais, cela ne doit pas nous effrayer, comme si le témoignage et la mission qui nous sont demandés comportaient un effort surhumain. Cette conscience devrait plutôt nous consoler, nous décristifier. La mission ne me demande pas quelque chose au-dessus de mes forces et capacités, quelque chose au-dessus de moi. La mission me demande quelque chose qui est en moi, au plus profond de mon humanité. Quelque chose de si élémentaire qu'un enfant, qu'un fœtus humain peut l'assurer, tout naturellement.

Hier, à la fin de l'Assemblée des Supérieurs Généraux, nous avons eu une audience de questions-réponses avec le Pape François. Il nous a dit que dans l'ascenseur qui conduit chez lui il a fait mettre une pensée de saint François d'Assise à ses frères : « Prêchez toujours l'Évangile, et si c'était nécessaire, aussi avec des paroles ! »

La grande beauté

« Alors Jésus appela un petit enfant ; il le plaça au milieu d'eux, et il déclara : "Amen, je vous le dis : si vous ne changez pas pour devenir comme les enfants, vous n'entrerez

pas dans le royaume des Cieux. Mais celui qui se fera petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des Cieux. Et celui qui accueille un enfant comme celui-ci en mon nom, il m'accueille, moi." » (Mt 18,2-5)

Jésus ne nous demande pas de faire une introspection, ni même un effort d'imagination. Il met un enfant au milieu et il nous dit : « Regardez-le ; expérimentez par votre attention envers lui ce que signifie être enfant. Faites une expérience de ce que vous devez devenir, laissez-vous attirer par cette beauté ! »

L'autre jour, dans la sacristie de la cathédrale de Eichstätt, un assistant pastoral avait emmené se deux petits enfants. Tous les prêtres et les prélats, y compris le nonce et l'évêque, étaient en train de s'habiller pour la Messe. Les deux petits nous observaient avec une curiosité étonnée, la bouche ouverte, les yeux grands-ouverts, avec une attention concentrée et absolue. C'était d'une beauté incroyable, ces deux enfants attentifs, de manière que je me suis retrouvé à les regarder avec la même attitude avec laquelle ils nous regardaient. Parce que, au fond, il n'y a que deux beautés dans la vie, qui n'en forment qu'une : la réalité et l'étonnement face à elle. Essentiellement, il n'y a alors que deux beautés dans l'expérience humaine : le Christ et l'attraction que les enfants prouvent devant Lui. Cette beauté peut se refléter en mille facettes, même dans la curiosité de deux enfants devant un évêque qui met son aube et sa chasuble, mais cela n'est qu'un signe de la profonde correspondance entre l'être humain et le Christ, entre l'homme dans sa simplicité et vérité humaine qui est l'enfant, et le sens total de sa vie et existence : Dieu fait homme qui est là pour entrer en relation et communion avec lui.

Jésus nous attire

Nous devons toujours penser que notre conversion, personnelle et communautaire, n'est pas tant le résultat de notre décision, de notre projet ascétique, mais de Jésus Lui-même qui nous attire à Lui. L'attrait de Jésus qui nous regarde et nous aime, qui nous montre ses blessures d'amour, est la véritable énergie qui permet de changer, de progresser sur le chemin, de recommencer après chaque trahison, chaque chute. Après son reniement, Jésus n'a pas rappelé Pierre avec une sévère réprimande, en lui disant : « Tu n'aurais pas dû faire cela ! Engage-toi à t'améliorer, à te corriger, à réparer ton péché ! » Non, Jésus corrige Pierre et lui donne la force de se convertir, au point de donner toute sa vie sans réserve, en lui demandant trois fois : "M'aimes-tu ? (Jn 21, 15-19). Jésus ne nous corrige pas : il nous attire, il nous attire à lui avec amour ! C'est tout le secret de la sainteté chrétienne. C'est aussi le secret de la sainteté et de la beauté d'une communauté, dans n'importe quelle condition de nombre et de force qu'elle se trouve. C'est aussi le secret de l'unité profonde d'une communauté, car si nous écoutons avec notre cœur l'attraction du Christ, nous serons tous nécessairement centrés sur lui, et donc unis entre nous dans son amour.

L'enfant n'est pas un modèle parce qu'il sait désirer, mais parce qu'il se laisse attirer. Son désir est tout animé et façonné par ce qui l'attire, par la réalité qui l'attire. Un enfant ne se lève pas le matin en se disant : aujourd'hui je désire faire ceci ou cela, voir ceci ou cela. Le désir dans l'enfant n'est pas un projet : c'est une découverte face au réel, un événement que la réalité suscite, réveille. Si un enfant le matin désire aller

à la crèche pour jouer avec les autres enfants, c'est parce qu'il en a déjà fait l'expérience, et seulement à y penser, il se sent attiré par cette expérience possible.

Je dis tout cela, parce que Jésus nous a demandé d'apprendre des enfants comment entrer dans le royaume de Dieu. Je dis tout cela en répétant la leçon que les enfants nous font constamment, si nous les regardons en disciples, du Christ et donc d'eux.

Entrer dans le royaume des Cieux, c'est une phrase comme celle qu'a dite le Baptiste à Jean et André : « Voici l'Agneau de Dieu... ». Ça veut dire tout et ça veut dire rien : tout dépend si je fais ou non l'expérience, que le regard de Jean et surtout le regard de Jésus me proposent comme possible, comme vraie, comme pleinement correspondante à mon cœur, à mon désir de plénitude, de salut, si je fais l'expérience de cette entrée dans un Royaume qui accomplit tous mes désirs et ceux de l'humanité entière.

Ne pas réduire l'amour du Christ

Mais qu'est-ce que alors le royaume des Cieux ?

Jésus illustre ce que cela signifie justement par sa relation avec les enfants. Marc dit explicitement que l'enfant mis au centre pour que tous apprennent de lui, Jésus *l'embrasse* : « Prenant alors un enfant, il le plaça au milieu d'eux, l'embrassa, et leur dit : "Quiconque accueille en mon nom un enfant comme celui-ci, c'est moi qu'il accueille. Et celui qui m'accueille, ce n'est pas moi qu'il accueille, mais Celui qui m'a envoyé." » (Mc 9,36-37)

Les enfants sont attirés par ceux qui les aiment. Si Jésus avait été un prophète dur et sévère, aucun enfant ne l'aurait approché. Il n'y avait en effet pas beaucoup d'enfants autours du Baptiste... Devenir comme les enfants, au fond, veut dire nous laisser aimer par le Christ, nous laisser aimer comme Il nous aime, et non comme nous prétendons mériter qu'Il nous aime. Là où nous ne nous sentons pas aimés par Dieu, c'est là où nous prétendons qu'il nous aime parce que et comme nous le méritons, comme si le Dieu qui est Amour avait besoin de trouver en nous une raison pour nous aimer. Notre désir d'être aimés est juste, est bon, car il coïncide avec notre besoin d'exister. Dieu nous a créés par amour, et nous n'existerions pas un instant sans être aimés par Lui. Et Dieu nous a créés en relation, à partir du premier couple, et c'est bon aussi que nous désirions être aimés par les autres. Un enfant qui n'est pas aimé, il meurt, sinon physiquement, au moins psychiquement. Cela fait partie de notre nature.

Mais combien peu nous nous laissons vraiment aimer par le Christ comme Il nous aime ! Pierre est un bon exemple de cela. Il a ardemment aimé Jésus, mais jusqu'au reniement c'était toujours comme s'il voulait être aimé par Jésus à sa façon à lui, selon ses critères. Et cela aboutissait au fond à une grande réduction de l'amour du Christ envers lui, car Pierre ne laissait pas le Christ l'aimer « jusqu'à la fin » (Jn 13,1), en lui lavant les pieds, et surtout en mourant pour lui et pour tous.

C'est comme pour les enfants : personne ne les aime autant que leur maman ou leur papa, mais arrive un moment où ils comprennent qu'avec les caprices ils peuvent obtenir d'être aimés comme ils veulent, comme ils croient que ce soit plus avantageux pour eux, et souvent les parents cèdent à cette réduction de leur amour à une pure

satisfaction des caprices de l'enfant. La vraie éducation par contre implique que les parents profitent des caprices pour montrer que leur amour va plus loin que la mesure que l'enfant voudrait imposer, est tendue à un bien pour l'enfant qui est bien plus grande que ce qu'il veut obtenir sur le moment.

Le Christ aussi nous éduque, avec beaucoup de patience, à comprendre dans les circonstances difficiles de la vie que le bien qu'Il nous veut, le bien qu'Il veut pour nous, est infiniment plus grand que ce que nous voudrions obtenir tout de suite, que ce que nous pensons nous satisferait immédiatement.

« Il arrive donc à Simon-Pierre, qui lui dit : "C'est toi, Seigneur, qui me laves les pieds ?" Jésus lui répondit : "Ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant ; plus tard tu comprendras." Pierre lui dit : "Tu ne me laveras pas les pieds ; non, jamais !" Jésus lui répondit : "Si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec moi." » (Jn 13,6-8)

Face à la réaction capricieuse de Pierre, Jésus lui promet une compréhension de son mystère beaucoup plus profonde que celle qu'il a et que ce qu'il voit maintenant. Et Il lui fait comprendre que la chose plus grande et profonde dont il fera expérience est de l'ordre de la communion avec Jésus, d'un « avoir part » avec Lui qui sera encore plus grande que ce qu'il pense posséder déjà. Le Christ ne nous promet jamais quelque chose, mais toujours sa propre Personne, l'union avec lui, l'amitié avec lui, et, en lui, avec le Père dans l'Esprit.

Demander autre chose que ça au Seigneur est toujours une réduction de son amour et aussi de notre destinée. Nous ne sommes pas faits pour n'importe quel succès que Dieu nous obtiendrait. Nous sommes faits pour lui, pour lui qui nous aime.

Contre l'angoisse, une présence

Il y a dans le psaume 21, celui dont le commencement fut cité par Jésus sur la croix – « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Ps 21,2) – un verset qui me fait toujours réfléchir : « Ne sois pas loin : l'angoisse est proche, je n'ai personne pour m'aider » (v. 12).

Il exprime la conscience que si vient à manquer la présence du Seigneur, si le Seigneur est loin de nous, l'alternative n'est pas quelqu'un d'autre, mais l'angoisse, la solitude angoissée. Ce qui me frappe est que l'opposition que le Psaume 21 fait ici n'est pas entre Dieu et les impies, Dieu et les ennemis, mais entre Dieu et le néant, le vide. Car l'angoisse n'est pas quelqu'un, l'angoisse n'est pas vraiment une perception de la réalité. Elle est plutôt le sentiment de se retrouver confronté à quelque chose qu'on ne connaît pas, qui n'a pas de visage, qui n'a pas de définition. Et cela met le cœur en angoisse. Tous ceux qui se retrouvent confrontés à la maladie, à la mort d'une personne chère, à un échec douloureux, ou au sentiment de ne pas pouvoir faire face à la vie, à ce qu'elle demande, à la mission qu'il faudrait accomplir, même au niveau professionnel, où aux devoirs envers sa famille ou sa communauté, tous font cette expérience de l'angoisse.

Et combien c'est réconfortant de voir que Jésus aussi fut confronté avec l'angoisse. Il le fut d'une manière extrême au Gethsémani, mais qui sait que même avant il fut

souvent confronté à l'angoisse ? Surtout pendant son ministère public, lorsqu'il voyait l'échec croissant de sa mission, l'incrédulité face à sa parole et à ses miracles, ou lorsqu'il voyait la dureté de cœur et d'intelligence de ses disciples, lorsqu'il voyait qu'ils ne comprenaient rien, qu'ils restaient toujours si imperméables à l'Évangile, si incapables de croire et d'aimer, de s'aimer entre eux ; ou lorsqu'il voyait Judas devenir toujours plus faux et hypocrite, toujours plus orgueilleux, voleur, semeur de zizanie parmi les apôtres... Qui sait si ses prières nocturnes n'étaient pas justement chaque fois des Gethsémani, des confrontations avec l'angoisse humaine qu'il avait accepté d'assumer, comme tout ce qui fait partie de l'expérience humaine, sauf le péché ?

Accepter cette confrontation avec l'angoisse n'est pas une fuite, mais une attitude de fidélité au réel pour lequel nous sommes créés. Nous sommes créés pour nous tenir en présence du réel. L'angoisse voudrait nous faire fuir dans le rêve, dans une réalité artificiellement positive, qui serait une réalité artificielle, non réelle.

Jésus ne fuit pas l'angoisse, mais la vit dans la prière, c'est-à-dire comme occasion pour chercher la relation avec le Père. Il nous montre ainsi que la vraie réalité, la seule réalité plus forte que l'angoisse est la réalité d'un TU, la réalité d'un Autre qui est présent, plus réel que l'angoisse. Justement : « Ne sois pas loin : l'angoisse est proche » (Ps 21,12). Un autre psaume exprime la même conscience : « Seigneur, mon rocher, c'est toi que j'appelle : ne reste pas sans me répondre, car si tu gardais le silence, je m'en irai, moi aussi, vers la tombe ! » (Ps 27,1). Quelle conscience vraie de notre humanité dans ces paroles !

« Entré en agonie, Jésus priait avec plus d'insistance » (Lc 22,44), écrit Luc décrivant la scène du Gethsémani. Jésus au Gethsémani cherchait si intensément le TU qui le libérerait de l'angoisse, au point de l'appeler comme un enfant appelle son papa dans la nuit : « Abba ! » (cf. Mc 14,36))

Ici Jésus nous révèle la profondeur dramatique de ce qu'il disait à ses disciples : « Si vous ne changez pas pour devenir comme les enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux » (Mt 18,3).

Au moment de sa pleine maturité, en affrontant sans fuir l'angoisse et la mort, Jésus devient comme un enfant qui ne peut pas affronter la réalité sans la relation avec quelqu'un qui le définit et qui l'aime, qui le définit parce qu'il l'aime.

Mais si cette présence n'est pas réelle, elle ne peut pas vaincre l'angoisse. Et une présence est réelle, une relation est réelle, si elle est familière. « Abba ! » : quoi de plus familier que d'appeler quelqu'un « papa », ou « maman » ?

L'Église comme incarnation de la présence

Alors, même dans la prière, le vrai problème est que nous puissions dire « Tu » à une présence réelle. Nous pouvons avoir mille doutes, nous pouvons être dans la confusion, ou dans la « nuit obscure » où était plongée Mère Teresa pendant 50 ans, mais ce n'est pas cela qui rend irréel le « Tu ». Nous pouvons le sentir absent, lointain, et c'est pour cela que nous criions, que Jésus lui-même a dû passer des heures en criant « Abba ! » pour vaincre l'angoisse, mais ce n'est pas cela le problème.

Le vrai problème est si ce « Tu » demeure pour nous sans définition, une idole païenne, si nous ne faisons pas la rencontre avec une expérience qui nous permette, mieux : qui nous *donne* de découvrir que ce « Tu » qui vainc l'angoisse est une présence familière, familière comme le papa, la maman pour leur enfant aimé.

Quand André est allé dire à son frère Simon Pierre qu'il avait rencontré le Messie, en lui prouvant avec son regard que cela correspondait à une personne extraordinaire et qui pourtant pouvait tout simplement passer toute une journée à dialoguer avec deux jeunes simples pêcheurs de Galilée, lorsqu'il a rencontré Pierre de cette manière, André a au fond donné commencement au mystère de l'Eglise comme compagnie de personnes qu'en se rencontrant, qu'en se fréquentant, qu'en dialoguant, qu'en faisant tout, ou même en ne faisant rien, même simplement en se pensant les uns les autres, transmettent par leur regard, émergence de l'affection du cœur, la réalité de la Présence, du « Tu » qui, seul, peut nous libérer de l'angoisse du vide, de l'abandon, du non-sens de la vie.

Je me demande si nous sommes conscients de cela. Si nous sommes conscients que la compagnie que nous nous faisons dans l'Eglise, dans le réel authentique de notre communauté, et que l'Eglise est appelée à faire à toute l'humanité, est une familiarité élémentaire qui rend familier Dieu, qui Le rend réel, qui permet d'appeler « Abba », ou « Jésus », l'Eternel, le Tout-Puissant.

On n'arrive pas à appeler Dieu « Abba » ou « Jésus », à Lui dire « Tu », à prier une Présence réelle et familière, si nous ne sommes pas rejoints par l'Eglise, à travers des personnes concrètes, qui nous introduisent à cette familiarité. Non pas en nous donnant un cours d'oraison, mais simplement en nous offrant une rencontre qui d'une manière ou d'une autre transmet la rencontre avec le Christ, comme André pour Pierre, comme Philippe pour Nathanaël, etc.

Cela veut dire une attention à l'autre, une tendresse, comme dit souvent le Pape, où mystérieusement nous percevons, même sans le savoir l'attention du Christ. Hier, en sortant de l'audience avec François, j'attendais la voiture qui me conduisait à l'aéroport, et me rejoint le Général des Jésuites, accompagné du secrétaire de l'Union des Supérieurs Généraux, et le Général me dit : « Mauro, nous trouvons que tu es fatigué. Tu étais pâle ces jours de l'Assemblée. Tu as besoin de repos ! ». On s'est salué et chacun est allé vers sa destination. Seulement après, je me suis aperçu que cette simple attention, le fait que les deux avant de me revoir, s'étaient soucié de ma fatigue, me laissait comme un sentiment de consolation, et que par cette simple attention ils avaient ajouté à ma perception du Christ une couche supplémentaire de réalisme, ils me rendaient le « Tu » du Christ plus défini, plus familier, plus vrai pour moi, et donc plus vainqueur de mon angoisse, ou de ma fatigue, qui souvent va de pair avec l'angoisse.

L'exemple peut sembler banal, voire sentimental, mais ce qui n'est pas banal est la question que cela a réveillé dans mon cœur, dans ma conscience : dans quelle mesure suis-je moi-même instrument ecclésial de cette attention, de ce regard qui rend le Christ plus réel pour les autres, plus familier, et donc plus fort que leurs angoisses ? C'est la question que je vous partage, à chacun de vous et aux communautés.